

Fabienne, car elle ne prenait même pas la peine de s'apercevoir de la présence éloignée ou proche de son ravisseur.

Et de loin aussi, alors qu'elle suivait des yeux, sans en avoir l'air, ce monstre à cou court, à face congestionnée, qui semblait, tant violente, posséder la puissance d'un taureau marchant debout sur ses pattes de derrière, ce monstre dont la force déchainée devait être aussi redoutable qu'un fléau, elle regardait cet ennemi, ce géolier, ce bourreau, auquel, avec une joie suprême, une invétérée rancœur, elle aurait voulu planter un couteau, un de ces couteaux dont il s'était servi pour égorger des innocents, à la bonne place, entre les deux épaules.

Aussi, un jour, ne put-elle barrer passage aux mots qui exprimaient sa pensée et lui venaient aux lèvres.

—Zorka! dit-elle avec un méprisant mouvement de menton, désignant le tzigane, qui, à son service vaquait à quelque distance, Zorka, puisque ton immonde maître, notre géolier, a tant besoin de sang, de chair, pourquoi n'en prend-il pas à celui-là... qui en a de trop?

La tzigane crut à une bonne plaisanterie. Découvrant ses dents blanches, dont la ligne claire était brusquement coupée par des canines pointues, elle répondit avec une rire sonore :

—Oh Excellence! Il n'oserait plus toucher à Mirko! Sacré, Mirko! Mon aimé Mirko! Faire couler Mon sang! mais le maître prendrait peut-être, je lui donnerais bien mieux le mien! Mais le mien, il n'en veut pas, le maître, notre sang n'est pas rouge, il est noir!

Et de plus belle, la bohémienne se remit à rire.

Fabienne avait remarqué cependant, se renfermant toujours en son impassibilité glaciale, que la face du bandit, dans l'après-midi surtout alors qu'il avait fait suivre un copieux déjeuner de libations abondantes et nombreuses, de ces lampées de racki et de ces endiablées breuvages qui sont, quand on les absorbe, comme la soif elle-même. Fabienne, disons-nous, avait fréquemment remarqué que le colossal Mirko avait les veines du coup prodigieusement gonflées, que le sang semblait prêt à sortir de ses yeux et à faire éclater les énormes veines de son cou, de ses tempes.

Mirko soufflait, en outre, tel un phoque, s'exaspérant contre l'étoffement, et, toujours sûr de ses forces, semblait défier la maladie et la mort.

Un conseil charitable monta cependant aux lèvres de Fabienne.

Elle ne put s'empêcher de dire un jour à Zorka :

—Il boit trop, ton homme! ça finira par lui jouer un vilain tour!

—Ah! l'eau-de-vie! s'écria la Tzigane se tordant les mains en un long geste d'infini désespoir. Le racki, l'aguardiente, le mastic! Tout ce qui enivre et qui brûle! Oh! c'est ce poison-là qui tuera le monde.

—Peut-être, mais en tout cas, tu devrais l'empêcher de boire.

—Eh! est-ce qu'il m'écoute! Est-ce qu'il entend! Il boit! Et il boit encore! Et furieux il devient quand on l'en empêche. Et il me frappe! Il me bat, Excellence! Il m'assomme! Et la pauvre Zorka, qui a tout fait pour lui, subit bien des douleurs et dévore bien des larmes.

Et la Tzigane se prit à pleurer, en racontant les suites de tendresses alcooliques de M. Mirko.

—Pourquoi ne le quittes-tu pas? demanda Fabienne.

Avec un mouvement d'épaules que l'on retrouve par ces mêmes motifs chez les Bohémiens aussi bien que chez les Slaves, Zorka répondit, courbant sa jolie tête bistrée :

—Que voulez-vous, Excellence, c'est mon homme, et il a bien le droit de me battre!

—Quelle brute! murmura Fabienne, et un sourire lui vint aux lèvres; elle pensait que Maurice, quelque furieux qu'il pût être, n'aurait jamais osé lever la main sur elle!

Oui! mais, où était-il l'aimé, le choisi de son cœur!

Bien loin, bien loin, elle ne savait où, et sûrement la croyant morte.

Ce qu'elle voyait, avec un dégoût que rien ne pouvait diminuer, ce qu'elle avait constamment devant les yeux, c'était cette grosse face bouffie de Mirko, qui, sans cesse, approchait de ses lèvres d'énormes cigarettes turques et les aspirait en bouffées violentes, s'enveloppant d'un nuage d'épaisse fumée.

La plus chaste, la meilleure de toute les femmes, dit le psalmiste, a une main droite et une main gauche.

La plus vertueuse de toutes les créatures à qui nous devons le seul réel bonheur sur la terre sait mentir et tromper.

—Zorka, fit Fabienne, par un radieuse et ensoleillée après-midi, qui mettait le parc en joie, Zorka...

—Excellence? répliqua aussitôt la Tzigane docile, vous désirez?

—Est-il bon, le tabac que fume Mirko?

—Oh! Excellence! C'est du meilleur tabac ture, blond, doré, exquis, du latakia ou du sampson.

—Demande-lui-en pour moi. Je veux fumer.

Un soupçon prit-il naissance dans l'esprit toujours éveillé de la géolier, en tout cas il se dissipa bien vite.

Fabienne jouait avec la petite Marthe, à qui elle piquait de grosses roses dans ses luxuriantes boucles.

Et la petite s'amusait à ce jeu, riait, criait à gorge déployée, alors que sa chère maman, la prenant dans ses bras, l'élevait à la hauteur d'une grande glace, et lui montrait sa jolie tête.

—J'ai l'air d'un buisson, roucoulait Marthe, et d'un gros buisson! encore!

Et toutes les deux, de faire entendre de frais éclats, qui se succédaient les uns aux autres.

—Je veux fumer, — répéta obstinément Mlle Chaligny, au bout d'un instant... Vas-tu m'empêcher de fumer?

—Oh non! Excellence. Personne ne vous défend de fumer. Demain...

—Ce n'est pas demain... c'est tout de suite.

—Bien, Excellence!... Je vais demander plusieurs de ses cigarettes à Mirko.

—Et à l'instant.

—Bien, Excellence.

—Et vite.

Et Fabienne se mit à trépigner, comme si elle eût été réellement pressée de savourer du tabac ture.

Zorka revenait effectivement quelques minutes plus tard avec une demi-douzaine de ces cartouches que les Autrichiens, les Hongrois, les Tziganes et les Levantins ont constamment maintenant à la bouche.

—Bien, — s'écria Mlle Chaligny enchantée et flairant le lakatié parfumé dont la mèche dorée sortait par le tube de papier.

—Alors, Son Excellence est contente?

—Enchantée. Il y a si longtemps que je n'ai fumé que cela va me causer un plaisir extrême.

—Son Excellence fumait donc?

—Tous les jours, — répondit Fabienne, avec un imperturbable aplomb, — c'est la tristesse, le désespoir, qui m'ont empêchée d'y songer jusqu'ici... mais, tu vas voir...

Et portant une cigarette à sa bouche :

—Donne-moi une allumette.

Zorka chercha autour d'elle, point d'allumettes. C'était la Tzigane qui portait du rez-de-chaussée, les lampes tout allumées, jamais de bougies ou de Nilson n'étaient laissées à la portée de la séquestrée.

Zorka descendit et revint au bout de quelques secondes avec l'une de ces petites boîtes que la Belgique, quand ce n'est pas Marseille, expédie par le monde entier.

—Merci, Zorka, — dit Mlle Chaligny, en allumant une cigarette

—Puis, s'adressant à Marthe :

—Viens, chérie! Allons promener!

L'enfant ne se le fit pas répéter par deux fois.

—Oui! allons! allons! maman chérie! allons courir!... Il y a de belles fleurs partout, partout!...

Et Fabienne et l'enfant descendirent dans le parc.

Les traits de Fabienne avaient subitement pris une expression farouche.

—Comment n'y ai-je pas déjà songé! — dit-elle. — Comment l'idée ne m'est-elle pas venue?...

—Au bord de l'eau, — dit Marthe, — il y a de belles fleurs blanches.

—Non! non! chérie!... Viens!... Vite! bien vite!

Et à travers le parc, elle entraînait l'enfant.

—Ouf! Ouf! Maman chérie!... Trop vite!... J'ai trop chaud!...

Fabienne prit l'enfant dans ses bras et précipita sa course.

Elle atteignit promptement ainsi ce coin perdu qu'elle avait pris en horreur, cette entrée du labyrinthe où se trouvait le banc sur lequel elle s'était assise... Ce banc d'auprès duquel on avait arraché le bouleau révélateur.

Le labyrinthe était formé par des sapins coupés à une certaine hauteur et plantés si serrés les uns auprès des autres, qu'ils formaient une impénétrable muraille.

Des feuilles sèches se voyaient encore au milieu de l'herbe verte, il en restait surtout aux pieds des arbres.

En un tour de main, Mlle Chaligny en ramassa une certaine quantité, puis faisant craquer une allumette, elle y mit le feu, les poussant du pied sous un sapin.

Durant l'espace de quelques secondes, elle attendit, mais bientôt une gerbe de flammes s'éleva en crépitant et en déployant dans les airs des tourbillons d'étincelles.

—Viens, maintenant, — dit-elle à Marthe, reprenant la petite par le bras.

—C'est joli! c'est beau, le feu! — s'écria l'enfant, dansant de joie et tapant ses menottes l'une contre l'autre.

—Viens! viens!

Et elle l'entraîna vers le haut du parc.